



Eric Weber se tenait droit comme un I, fixant un point à l'horizon à travers la baie vitrée en verre fumé gris. Mais la rage qui flambait en lui ne pouvait plus être maîtrisée...

- Monsieur le directeur, avec tout le respect que je vous dois, je vous dis merde.

Un silence épais envahit le très feutré bureau directorial de la société Metacortex. On aurait sans doute pu entendre une feuille de papier atterrir sur l'épaisse moquette gris souris, mais le bourdonnement dans ses oreilles ne lui permettait pas d'en juger avec certitude.

Il sursauta lorsque son interlocuteur s'adressa à lui :

- Monsieur Weber...

- Monsieur le directeur ?

- Je vous ai demandé de procéder au licenciement de Monsieur Piron. Vous êtes directeur du personnel, les licenciements font partie de votre boulot, que ça vous plaise ou non.

- Certainement Monsieur le directeur.

- Nous sommes donc bien d'accord. Après une courte pose menaçante, il reprit :

- Monsieur Weber, je ne sais pas encore quelles suites je donnerai à votre... inqualifiable... insubordination... foutez-moi le camp immédiatement et allez me préparer le dossier de Piron, que tous les documents soient sur mon bureau dès lundi matin.

Pensant avoir ainsi clos la conversation, l'éminence grise se carra dans son fauteuil, attendant qu'Eric s'exécute, mais celui-ci ne bougea pas d'un poil. Plantant son regard clair dans les yeux de son patron, il répondit d'une voix ferme :

- Non.

- Non ? s'étrangla à moitié le directeur.

- Non monsieur. Je suis effectivement directeur du personnel, licencier fait effectivement partie de mon travail, mais j'ai été embauché pour gérer le personnel de Metacortex. Gérer, articula-t-il exagérément. Pour moi, ça signifie prendre les meilleures décisions possibles pour le bien de la société, or vous me demandez de virer un salarié d'une grande valeur. Outre le fait que son licenciement serait parfaitement injuste à l'égard de Piron, ce serait aussi une énorme erreur pour l'avenir de la société, en conséquence de quoi je vous dis : Non, ne comptez pas sur moi pour licencier Piron.

Le patron jaillit de son fauteuil avec toute la vélocité que lui autorisait encore son excès de poids. Il planta ses deux poings serrés sur le bureau et hurla :

- Monsieur Weber, il y a des choses que vous ignorez...

- Monsieur le directeur, il y a certainement bien des choses que j'ignore, mais laissez-moi vous parler de celles que vous, vous semblez ignorer : Vous licenciez Piron sur les bons conseils de son supérieur hiérarchique, Luc Lebeau...

Comme son vis-à-vis allait l'interrompre, il leva une main pour l'en empêcher.

- Inutile de nier, c'est parfaitement évident. Je ne sais pas ce que Lebeau vous a raconté, mais en revanche je sais que ce type est un arriviste, uniquement occupé à nouer des intrigues qui ne profiteront qu'à une seule personne : lui-même.

Sentant venir une protestation, il coupa de nouveau la parole à son interlocuteur :



- Oh Lebeau sait enrober les choses, on ne peut pas lui enlever ça, il sait se donner le meilleur rôle, s'attribuer les mérites et faire retomber les erreurs sur les autres. Mais c'est bien là sa seule qualité ! En ce qui concerne la société, son action est nulle, voire même préjudiciable !

- Mais enfin vous ne pouvez nier les chiffres, Monsieur Weber ! réussit à placer le directeur. Ils sont éloquentes : le service de Lebeau a doublé sa rentabilité depuis qu'il est à sa tête !

- Ce type pratique la politique de la terre brûlée. Il presse les gens comme des citrons, il aurait dû faire une carrière en tant qu'illusionniste, par que c'est exactement ce qu'il crée : de l'illusion. Il a réussi à vous mettre dans sa poche en vous présentant ses résultats spectaculaires, il est devenu l'exemple à suivre dans la société, mais croyez-moi, tout cela n'est que façade. Ses résultats ne reposent sur rien. Dans six mois il n'en restera rien, parce qu'il n'a rien construit, il est bien trop occupé à assurer sa propre publicité auprès de vous. D'ailleurs il passe plus de temps dans votre bureau que dans le sien. Mais ce n'est que de l'esbroufe et lorsque la rentabilité de son service va s'écrouler et tomber bien en dessous de ce qu'elle était avant le passage d'Attila Lebeau, lui se sera déjà fait nommer à un poste supérieur, à la hauteur de son incompetence, et l'effondrement de son ancien service ne fera qu'ajouter à sa légende : sans Luc Lebeau, tout va à vau l'eau !!!

Eric éclata d'un rire sarcastique, auquel son patron répondit en plissant les yeux, qui ne furent bientôt plus que deux fentes étroites. Il siffla :

- C'est de la jalousie pure et simple Weber ! Je ne pensais pas que vous tomberiez aussi bas. Répandre des médisances sur l'un de vos collègues, ce n'est guère à votre honneur !!!

Le rire d'Eric se coïncça dans sa gorge. Maintenant... il était réellement furieux. Il posa ses mains à dix centimètres de celles de son supérieur, leurs nez se touchaient presque.

- De la jalousie ? Je suis jaloux de Luc Lebeau ? Ah mais vous n'y êtes pas du tout, Monsieur le directeur. Je ne suis pas jaloux, je le plains, parce que tôt ou tard il sera démasqué, et plus dure sera la chute. Non je ne suis pas jaloux, je suis furieux, parce que ce type sera loin dans un an, et bon débarras, mais entre temps il aura fait virer les meilleurs éléments et dégoûté le reste du personnel... personnel que je suis censé gérer... vous vous rappelez ? Alors, dans l'intérêt de la société, je vous conseille vivement, Monsieur le directeur, d'essayer de poser un regard neuf, et si possible objectif, sur les merveilleuses réalisations du si parfait Luc Lebeau. Et en ce qui me concerne, je refuse catégoriquement de procéder au licenciement de Maurice Piron, trouvez quelqu'un d'autre pour le faire et vous pourrez lui demander de virer un certain Eric Weber, par la même occasion, si cela vous agréé.

Ayant terminé sa tirade, il se redressa et quitta le bureau gris d'un pas mesuré. La porte se referma dans un cliquetis ridicule et le directeur tomba lourdement dans son fauteuil, sidéré.

Eric marcha comme un automate jusqu'à son propre bureau. Son assistante était en train de passer son manteau lorsqu'il y pénétra.

- Qu'est-ce que vous faites Isabelle ?

Etonnée, la jeune femme tourna les yeux vers lui. Son chignon strict lui donnait un air sévère.

- Il est 17 heures, Monsieur Weber, nous sommes vendredi, je m'apprêtais à m'en aller. Vous avez encore besoin de moi ce soir ?

Il secoua la tête. Comme d'habitude, son regard n'avait qu'effleuré la jeune femme.

- Non, non, vous pouvez partir. Bon week-end, Isabelle. répondit-il distraitement.

Elle eut un sourire amusé avant de sortir. Resté seul, Eric tourna sur lui-même, comme s'il voyait la pièce pour la première fois. Plusieurs dossiers réclamaient son attention sur son bureau, mais il n'avait plus envie de se plonger dans son travail. Brusquement il décida de rentrer chez lui : Pour une fois il allait terminer à l'heure syndicale ! Il enfila son manteau, attrapa son parapluie et sortit en trombe, comme si une urgence l'appelait soudain ailleurs.



Il était dans le RER depuis une bonne vingtaine de minute déjà lorsqu'il reprit ses esprits. Jusque là, il avait évolué dans une sorte de brouillard. Depuis qu'il avait dit «merde» à son patron, c'était comme s'il était dans un film, en dehors de la réalité.

Au souvenir des cinq lettres envoyées au nez du directeur, il fut soudain empli d'une bouffée d'euphorie, toute tension le quitta et un sourire lui vint aux lèvres... «Bon sang, la tête qu'a fait le vieux !». Il fut gagné par une absurde envie de rire, qu'il avait bien du mal à réfréner.

Soudain, ses yeux rencontrèrent un regard sombre et pétillant. Une jeune femme assise à l'autre bout du compartiment le regardait fixement, un grand sourire aux lèvres.

«Bon sang ! Elle doit me prendre pour un fou !» pensa-t-il, atterré. Il détourna les yeux vers la fenêtre, mais son regard était irrésistiblement attiré par le lumineux minois de l'inconnue. Dans son fin visage au teint de perle, ses yeux sombres brillaient de gaieté. Elle portait un manteau de velours noir, dont le col montant faisait comme un écrin à sa beauté. Sa luxuriante chevelure auburn tombait en boucles sur ses épaules. Le jeune homme était fasciné.

L'inconnue se leva soudain et remonta la travée dans sa direction. «Bon sang, elle vient vers moi !» fut la seule pensée cohérente d'Eric. Son cœur se mit à battre de façon désordonnée et ses yeux s'écarquillèrent légèrement.

La jeune femme avançait toujours dans sa direction lorsque le RER freina brusquement et entra en gare. Elle tourna pour se diriger vers la porte pneumatique, qui s'ouvrit dans un chuintement. Avant de descendre, elle jeta un dernier regard du coin de l'œil à un Eric incrédule. Il vit une main fine et élégante se lever et lui faire un petit signe. Adieu ou invite ? Il n'eut pas le temps d'en décider, l'inconnue avait déjà disparu, comme un songe qui s'évapore. Avait-elle jamais existé ailleurs que dans un rêve ?

Tandis que le RER redémarrait, Eric jeta un coup d'œil derrière lui pour s'assurer que le geste de l'inconnue lui était bien adressé. Les sièges étaient vides. Se retournant brusquement vers la fenêtre, il aperçut la jeune femme dont le train l'éloignait inexorablement, de plus en plus vite. Leurs regards se croisèrent, se happèrent, se soudèrent, s'étirèrent comme un élastique jusqu'à ce qu'elle disparaisse au loin.

Sonné, Eric porta une main à sa tête. Que lui arrivait-il ? Après le brouillard dans lequel il nageait lorsqu'il avait quitté le bureau, c'était comme si ses émotions étaient exacerbées. Un seul regard de cette inconnue et son cœur avait battu la chamade. Ce simple et banal contact visuel lui semblait brusquement revêtir une signification profonde. Comme s'ils avaient été reliés pendant ces quelques instants par une force étrange, comme si, en l'espace d'un regard échangé, ils avaient eu toute une conversation, s'étaient connus, reconnus... appelés.

Le RER ralentit au moment de pénétrer dans la station suivante et, sans réfléchir, il bondit, sauta sur le quai, descendit les escaliers quatre à quatre et les remonta presque aussi vite de l'autre côté. Lorsqu'il déboucha, haletant, sur le quai opposé, le RER qui partait en sens inverse sonnait la fermeture des portes. Il courut en brandissant son parapluie pour les bloquer. Un craquement sinistre lui indiqua que l'objet n'avait pas résisté à ce traitement, mais les portes se rouvrirent et il pénétra avec soulagement dans le compartiment.

Son parapluie avait une ligne étrange, presque à angle droit. Il le redressa avec un hochement de tête puis se posta impatientement devant la porte. Il ressentait une étrange excitation.

Le temps lui sembla s'éterniser tandis que le RER le ramenait vers la station où l'inconnue était descendue. Il sentit son estomac se nouer. «C'est complètement idiot ce que je suis en train de faire, elle a eu largement le temps de disparaître, je ne vais jamais la retrouver...» Il repoussa immédiatement cette pensée insupportable. Ne plus jamais la revoir ? Ça lui semblait impossible. Impossible que tout ça se termine de façon aussi banale, conventionnelle... logique ?



Le RER s'immobilisa finalement et Eric bondit hors de la rame dès que les portes s'ouvrirent. Il descendit les escaliers en trombe et manqua renverser une dame âgée. Il dut la saisir aux épaules pour empêcher leur chute à tous deux et s'excusa en bredouillant, tout en jetant des regards éperdus dans toutes les directions.

Abandonnant la vieille dame, il courut vers la sortie et déboucha en trombe sur le trottoir à l'instant précis où l'inconnue grimpait dans une voiture rouge, conduite par un homme, qui démarra aussitôt qu'elle se fut installée sur le siège passager.

Eric resta planté là, regardant s'éloigner le véhicule.

- Merde ! proféra-t-il à mi-voix.

- Une petite pièce, Monsieur, s'il vous plait... entendit-il derrière lui.

Il tourna vivement la tête et aperçut un homme entre deux âges, assez bien habillé, bien que ses vêtements soient élimés. Voyant qu'il avait attiré l'attention d'Eric, l'homme reprit :

- J'ai été ruiné par les femmes. Une petite pièce pour un aristocrate ruiné par les femmes ?

Eric ferma les yeux en soupirant. L'autre continuait son boniment :

- Ah les femmes, elles savent vous charmer pour obtenir ce qu'elles veulent, elles ont des secrets, des manières étranges d'attirer votre attention...

Eric tenta de couper court en sortant son portefeuille, mais il ne put s'empêcher de lancer :

- Et après avoir été ruiné par les femmes, il ne vous est pas venu à l'esprit de trouver un travail ?

L'homme eut un sursaut d'indignation.

- Travailler ? Mais vous n'y pensez pas ! Un membre de ma famille ne saurait... travailler !

- Parce que vous trouvez que mendier soit beaucoup plus noble ?

- Mendier ? Mais il ne s'agit pas de cela ! Est-ce que vous me voyez affalé sur le trottoir et brandissant une sébile ? Pas du tout ! J'attire simplement l'attention des personnes de bonne volonté sur mes tristes revers de fortune. Je suggère un concours volontaire de leur part pour m'aider dans cette traversée du désert. En somme, sans me départir de ma dignité, comme mes ancêtres le firent autrefois, je lutte contre la cruauté du destin avec courage... mais m'abaisser à travailler, ça... jamais !

Eric secoua la tête en fouillant son portefeuille à la recherche d'une pièce de monnaie. Malheureusement, il n'en avait pas, sauf quelques centimes qui n'étaient certainement pas à la hauteur des espérances de l'aristocrate ruiné...

- Désolé, je n'ai pas de monnaie.

- Ah mais j'accepte les billets, c'est d'ailleurs bien moins lourd à transporter.

Un tel culot fit sourire le jeune homme. Ce type était incroyable... Il lui tendit donc un billet de cinq euros. L'autre sortit à son tour, de la poche de son veston élimé, un portefeuille en cuir qui avait connu des jours meilleurs... mais paraissait bien épais. Il glissa le billet à l'intérieur puis remit le tout dans sa poche. Eric en resta un instant bouche bée : Ce type venait de lui demander la charité, mais son portefeuille était visiblement bourré de billets ! Il fut tiré de sa stupeur par son interlocuteur :

- Bien, que puis-je pour vous être agréable ?

- Pardon ?

- J'aimerais savoir ce que je peux faire pour vous rendre la politesse. Dans l'aristocratie, les règles sont strictes : je vous suis redevable et une dette d'honneur doit toujours être acquittée.

Eric avait l'impression de se retrouver en plein rêve.

« Cette conversation est surréaliste... mais elle pourrait le devenir encore plus... »

Oubliant soudain ses hésitations, il se lança :

- Eh bien en fait, j'étais à la... poursuite... d'une jeune femme. Brune, le teint clair, un manteau noir. Elle vient de monter dans la voiture rouge qui est partie dans cette direction il y a quelques minutes.



Son interlocuteur avait enfoui une main dans sa poche et adopta soudain une attitude à la Sherlock Holmes : regard perçant, oreille attentive, se caressant le menton du doigt. Il ressemblait maintenant bien plus à un limier de Scotland Yard qu'à un aristocrate ruiné. «Quel comédien !» pensa Eric.

- D'autres indices ? demanda brièvement Sherlock Holmes.

- Heu... non... je ne la connais pas... personnellement...

L'aristocrate ruiné réapparut devant ses yeux :

- Ah, les femmes...

- Oui, je sais, coupa brusquement Eric. Maintenant, est-ce que vous pouvez me dire quelque chose à son sujet, oui ou non ?

Sherlock Holmes fut immédiatement de retour.

- Eh bien oui, en fait. Premièrement, je l'ai déjà vue, elle habite donc par ici. Elle n'est pas en visite chez des amis, par exemple. Elle prend régulièrement le RER. Le matin, je ne sais pas, ce n'est pas l'heure à laquelle je suis dans les parages, mais le soir, vers 17h30-18h00 elle passe par ici, je l'ai vue plusieurs fois.

- Et la voiture rouge ? Vous l'avez déjà remarquée ?

- Fausse piste, mon jeune ami, fausse piste. C'est la première fois que je la vois monter dans un véhicule. Habituellement, elle prend l'autobus.

Eric fut balayé par une vague de soulagement. Le conducteur n'était donc pas son conjoint ! Mais immédiatement il se traita d'idiot : Ca ne prouvait rien du tout. Peut-être que son mari ne pouvait pas venir la chercher habituellement, mais qu'elle était bel et bien en ménage...

- Allons consulter la carte des autobus, reprenait déjà Sherlock Holmes en se dirigeant vers le panneau d'affichage. Elle prend la ligne 12, ici, poursuivit-il en désignant un trajet représenté en vert. Puis il fit face à Eric et reprit : C'est tout ce que je peux vous dire sur cette personne.

Le jeune homme resta un instant dubitatif.

- Vous avez retenu quelle ligne d'autobus elle prend habituellement ?

- Ah mon jeune ami, les femmes et moi, vous savez...

- Oui, il me semble que j'en ai déjà entendu parler, coupa Eric. Eh bien merci, je vais essayer de retrouver sa trace.

L'homme lui tendit la main tout en lui prodiguant un dernier conseil :

- Lorsque vous la trouverez, surtout, ne la laisser plus vous filer entre les doigts.

- Merci du conseil, répondit Eric en lui serrant la main, et bonne chance.

- Bonne chance à vous, jeune homme ! Rattraper une femme, c'est une gageure ! lança l'autre en s'éloignant. Eric le suivit du regard jusqu'à ce que sa silhouette se perde dans la foule. Il secoua la tête en souriant, incrédule. Il lui arrivait de drôles de choses aujourd'hui...

Après avoir longuement réfléchi en rentrant chez lui, Eric décida de suivre le lendemain le parcours de l'autobus en voiture. L'inconnue prenait sans doute le RER en semaine pour se rendre à son travail, mais le week-end, il y avait peu de chances pour qu'elle se montre à la station, inutile d'y faire le pied de grue.

Suivre le parcours de sa ligne d'autobus en espérant tomber sur elle par hasard semblait, évidemment, aussi stupide que chercher une aiguille dans une botte de foin. Mais comme Eric ne s'était jamais prêté à cet exercice... et qu'il n'avait rien de spécial à faire le lendemain... il décida qu'il pouvait bien, pour une fois, succomber au côté irrationnel de sa personnalité. Un trait de caractère qui ne sautait pas aux yeux, habituellement, chez lui : Ce vendredi semblait décidément propice au changement !

Il alla se coucher plein d'une excitation qu'il n'avait pas connue depuis bien longtemps. Il avait hâte d'être au lendemain et de se lancer sur les traces de l'inconnue. Il sentait qu'il la retrouverait, et alors, il lui dirait... il y réfléchirait plus tard. D'abord, remonter la piste !

Son sommeil fut peuplé d'énigmatiques visages d'albâtre, auxquels deux yeux mutins prêtaient vie.



Il sauta du lit à 6h30 et partit, plein d'entrain, vers l'aventure. A 18h00, il était épuisé... et abattu. Il avait suivi un nombre incalculable de fois le parcours de l'autobus, s'attendant à tout instant à voir surgir la jeune femme, sursautant à la vue de toutes les voitures rouges. Il avait ensuite quadrillé la petite ville, en s'éloignant toujours plus du centre, jusqu'à se retrouver en rase campagne, puis en convergeant de nouveau vers la gare RER. Et il n'avait absolument rien vu. Fourbu, physiquement et nerveusement, il décida d'aller s'acheter un sandwich et un coca à la gare. Il n'avait ni mangé ni bu de la journée. Cette histoire tournait à l'obsession.

Mécontent de lui, il s'installa sur un banc pour grignoter son en-cas, bien peu appétissant : le sandwich avait dû connaître des jours meilleurs, mais c'était le seul qui restait. Mordant sans entrain dans le pain rassis, il commençait à réaliser l'ineptie de ses actes des dernières 24 heures, lorsqu'il remarqua, assise en face de lui de l'autre côté du hall, une femme d'un certain âge qui le fixait. Il détourna les yeux, gêné par l'insistance de son regard. Mais la femme ne comptait pas s'en tenir là. Elle se leva et se dirigea à petits pas droit sur lui.

- Bonjour, dit-elle en s'asseyant à ses côtés.

La bouche pleine, le jeune homme se contenta de hocher vaguement la tête dans sa direction.

- Vous étiez bien pressé hier.

Eric se tourna vers elle, perplexe, et avala sa bouchée avant de répondre :

- Heu... oui...

- Vous ne vous rappelez pas de moi ? Comme Eric était l'image même de l'incompréhension, elle en tira la conclusion que la réponse était non, et reprit : Vous m'avez presque renversée en débouchant des escaliers comme si vous aviez un essaim d'abeilles à vos trousses.

La lumière se fit dans le cerveau d'Eric.

- Oh, oui ! Je m'excuse...

- On ne dit pas je m'excuse, mais veuillez m'excuser ! coupa la vieille dame d'un ton sec.

Eric se sentit rougir comme un petit garçon pris en faute. Son interlocutrice lui sourit alors avec bienveillance.

- Excusez-moi, c'est de la déformation professionnelle. J'étais institutrice, reprit-elle, je suis maintenant à la retraite. Et comme je m'ennuie fermer dans mon deux-pièces, je passe mes journées ici. Ca me permet de voir du monde. Parmi les gens qui passent, tellement pressés, il y en a que j'ai connus à 7 ans... et plus d'un, laissez-moi vous le dire. J'enseignais au CE1 et j'ai une mémoire d'éléphant, termina-t-elle en se tapotant la tempe de l'index.

«C'est pas possible ! Il n'y a que des illuminés ici, ou quoi ?» pensa Eric.

- Vous l'avez retrouvée ? interrogea alors la vieille dame.

- Retrouvé quoi ? demanda Eric.

- Eh bien votre amie, la jeune femme brune après laquelle vous couriez hier ! répondit-elle sur le ton de l'évidence.

Eric, qui s'appêtait à mordre dans son sandwich, la regarda, bouche bée. Elle eut un rire très doux, comme si elle venait de faire une bonne plaisanterie et s'en réjouissait, mais discrètement, comme il seyait à son âge.

- Charles m'a parlé de vous, dit-elle en lui tapotant familièrement le genoux.

- Charles ?

- Charles du Plessis... le monsieur à qui vous avez parlé hier soir. Vous avez des problèmes de mémoire, jeune homme ! asséna-t-elle, catégorique.

Eric fut à nouveau envahi par cette impression d'irréalité qui devenait maintenant familière.

- Du Plessis ? Alors il est noble ? demanda-t-il, incrédule.

- Bien sûr ! Il est marquis ! Il ne vous l'a pas dit ?

- Marquis ? Heu... il m'a dit qu'il était un aristocrate... ruiné par les femmes... Eric se sentait complètement idiot en répétant ce qui lui avait semblé, la veille encore, un tissu d'affabulations.



- Oh c'est une bien triste histoire, n'en parlons pas. Pauvre, pauvre Charles... dit-elle en secouant la tête.

- Mais... il est vraiment ruiné ?

- Oui, souffla-t-elle. Fauché comme les blés, elles ne lui ont rien laissé.

- Mais... pourquoi il n'a pas reconstruit sa vie, trouvé un travail ?

- Pourquoi n'a-t-il pas, corrigea-t-elle machinalement. Vous croyez que c'est si simple ? reprit-elle, presque avec colère. Lorsqu'on a été son propre maître toute sa vie, devoir obéir à des ordres... lorsqu'on a vécu dans un petit monde clos, devoir faire face à l'inconnu ? Charles n'était pas préparé à ça. Oh non ! Alors il se débrouille comme il peut, on lui donne un peu d'argent par ci par là. Lorsque je touche ma retraite, il y a toujours un petit quelque chose pour lui. Il faut bien s'entraider entre vieux... Mais il est fier, notre Charles ! Tenez, vous avez remarqué son portefeuille ?

- Heu, oui... enfin, pas vraiment... qu'est-ce que j'aurais dû remarquer ?

- Eh bien il le bourre de coupures de journaux. Comme cela son portefeuille donne l'impression d'être bien garni. Et il le sort toujours lorsqu'une personne lui donne de l'argent, pour qu'elle le remarque et se dise : « Quel comédien, il m'a bien eu, son portefeuille est rempli de billets ! » Il préfère que les gens soient amusés ou même furieux, plutôt qu'ils aient pitié de lui. Ah c'est quelqu'un, Charles ! termina-t-elle en souriant. Mais vous, jeune homme, l'avez-vous retrouvée, cette demoiselle ?

- Heu, non... et Eric se retrouva en train de raconter à cette femme, qu'il ne connaissait pas un instant plus tôt, ses recherches infructueuses et absurdes de la journée.

Elle hochait la tête pendant ses explications et lorsqu'il eut fini elle lui dit d'un ton réprobateur.

- Autant chercher une aiguille dans une botte de foin ! Vraiment, non seulement votre mémoire est défaillante, mais vous manquez totalement de méthode !

Et comme Eric restait coi, elle reprit :

- Un portrait robot, voilà ce qu'il vous faut ! Comme en fait la police lorsqu'elle recherche un criminel !

- Un portrait robot ?

- Evidemment ! C'est l'enfance de l'art !

- Mais comment voulez-vous que je fasse un portrait robot ? Je ne sais pas dessiner !

- Tss, tss, fit-elle, désapprobatrice.

« Encore une tare à rajouter à la liste, pensa Eric, après Pas de mémoire et Pas de méthode, rajoutons maintenant Aucune aptitude au graphisme... elle va me mettre au piquet, bientôt... »

Mais la vieille dame reprit :

- Je connais quelqu'un qui va pouvoir vous aider...

C'est ainsi qu'il se retrouva, le dimanche matin, en train de décrire une personne qu'il avait vue en tout et pour tout deux minutes dans sa vie à une jeune fille aveugle, pour qu'elle lui en dessine le portrait robot...

Elle s'appelait Cécile et avait la beauté éthérée d'un ange. Lorsque Eric avait pénétré dans sa chambre en compagnie de l'ancienne institutrice, il n'en avait pas cru ses propres yeux. Comment une aveugle pourrait-elle tracer un portrait ?

Tant que la mère de Cécile fut dans la chambre, la conversation resta sur des banalités, et il commençait à se demander ce qu'ils faisaient là lorsqu'on leur proposa de prendre un rafraîchissement. Mais dès que la mère de la jeune aveugle fut sortie, la vieille dame entra dans le vif du sujet d'une voix de conspiratrice :

- Cécile, je ne te fais pas languir plus longtemps... tu dois te demander pourquoi j'ai amené Eric ici...

Le visage serein de la jeune fille resta impassible. L'institutrice reprit donc :



- Voilà, nous avons un grand service à te demander...

Et là, ce furent ses oreilles qu'Eric eut du mal à croire : Elle se lança dans un conte de fées à dormir debout, dont il ressortait qu'un prince charmant moderne (lui) était tombé amoureux fou d'une princesse inconnue, qu'il s'était juré de retrouver pour l'emmener sur son cheval blanc vers une destination non précisée, mais sans

aucun doute paradisiaque.

Un sourire naquit sur le visage de la jeune aveugle.

- Mais pour retrouver cette belle inconnue, Cécile, Eric a besoin de toi, voilà pourquoi je l'ai amené te voir ce matin.

- De moi ? répéta la jeune fille, surprise.

- Oui, de toi. Nous avons besoin que tu dessines un portrait de cette jeune femme d'après la description qu'il va t'en faire...

Le visage d'ange se rembrunit :

- Depuis l'accident, vous savez bien que je n'ai jamais plus dessiné... C'est impossible.

- Au contraire, Cécile ! Tu es la seule qui puisse nous aider... Toi seule peux voir cette inconnue, avec les yeux de l'esprit !

La jeune fille n'avait pas l'air très convaincue :

- Je n'ai plus dessiné depuis si longtemps, répéta-t-elle. D'ailleurs, je n'ai plus de matériel. Ma mère a tout donné... elle a peur que ça me rende triste...

La vieille dame se leva alors et tira du grand cabas qu'elle avait apporté avec elle un bloc de papier et plusieurs crayons.

- J'ai pensé à tout ! Voici le nécessaire. Et elle fourra les objets dans les mains de la jeune aveugle, puis se dirigea d'un pas vif vers la porte en reprenant : Je vais rejoindre ta maman dans la cuisine. Je m'arrange pour qu'elle ne vienne pas vous déranger trop tôt.

Et elle sortit, après avoir fait un clin d'œil complice à Eric. Resté seul dans la chambre avec Cécile, il se sentit horriblement mal à l'aise. La jeune fille dut le percevoir, car elle se décida à rompre le silence :

- Je ne sais pas ce que Madame Montbrun a en tête. J'aurais pu vous aider... avant...

L'expression de détresse qui se peignit sur son visage brisa le cœur d'Eric, qui maudit la vieille folle qui l'avait mis dans un tel embarras. Après s'être éclairci la voix, il balbutia :

- Vous... heu... vous voulez que je vous décrive la... heu... la personne...

Aussi désemparée que lui, la jeune aveugle acquiesça sans un mot et, parce qu'il n'y avait pas grand-chose d'autre à faire, il se lança dans sa description. Au fil des mots et des phrases, le visage lumineux de l'inconnue se matérialisait devant ses yeux, et rapidement il se mit à parler pour lui-même plutôt que pour Cécile. Lorsqu'il s'arrêta enfin, la jeune fille souriait :

- Madame Montbrun avait raison, vous devez vraiment être fou amoureux de cette femme ! lança-t-elle.

Eric baissa la tête, gêné de s'être ainsi laissé emporter dans sa description. Cécile reprit :

- Bien... je ne me sens pas le droit de vous décevoir. Je ne sais pas ce que ça va bien pouvoir donner, mais je vais faire un essai...

Etonné, il la regarda suivre à tâtons le contour du bloc et positionner sa main droite avant de tracer, d'un geste un peu hésitant, le contour du visage.

Une heure plus tard, Eric et la vieille dame quittaient l'appartement. Il tenait précieusement à la main une feuille de papier roulée et attachée par un ruban rose.

- Cette jeune fille est prodigieuse ! souffla-t-il, encore tout ému de cette rencontre.

- Oui, acquiesça l'institutrice. Elle était une artiste de grand talent, promise à un avenir brillant. Si elle n'avait pas perdu la vue dans cet accident... Elle se tut et secoua la tête d'un air réprobateur, face à un sort si contraire.

Ils restèrent silencieux jusqu'à ce qu'ils soient installés dans la voiture d'Eric, puis la vieille dame reprit :



- Bien ! Que voulez-vous faire maintenant ? Passer l'après-midi à la gare, pour le cas où votre belle se montrerait, ou bien rentrer vous reposer un peu ?

Eric hésita. Il opta finalement pour la première solution. Sa nouvelle amie insista pour l'inviter à déjeuner chez elle, puis ils prirent ensemble le chemin de la gare, où ils passèrent le reste de la journée. En rentrant chez lui ce soir-là, Eric se sentait étonnamment calme et confiant. La vieille institutrice était parvenue à lui insuffler sa certitude que son plan pour retrouver la jeune femme brune allait fonctionner, et ce dès le lendemain. Une énergie incroyable bouillonnait dans tout son corps.

A 6h30 il se trouvait dans le hall, noyé au milieu d'un flot de voyageurs taciturnes, qui reprenaient à contrecœur le chemin d'une semaine de travail. Ce n'est que vers 9h30 qu'il fut rejoint pas sa vieille amie, qui apportait dans son cabas une cinquantaine de photocopies du dessin exécuté par Cécile.

Eric en prit un exemplaire et s'émerveilla une nouvelle fois du talent de la jeune artiste, qui avait su représenter avec exactitude l'image qu'il gardait de sa belle inconnue.

- Et qu'allons-nous faire de toutes ces photocopies ? osa-t-il demander.

Son interlocutrice sourit avec un air de patience infinie, comme si elle se trouvait devant un élève incroyablement obtus.

- Mais vous n'avez donc aucune imagination ?

Ne sachant que répondre, il prit le parti de ne rien dire et s'excusa pour aller téléphoner à son bureau. Il eut immédiatement son assistante en ligne :

- Allo, Isabelle ?

- Oui Monsieur Weber ? lui répondit-elle avec affabilité. Que puis-je pour vous ?

- Eh bien je vous prie de remplir pour moi un formulaire de congés. Je prends une semaine.

Un silence lui répondit.

- Allo ?

- Oui, excusez-moi. Vous serez de retour lundi prochain ?

- C'est ça.

Un nouveau silence à l'autre bout de la ligne.

- Qu'y a-t-il Isabelle ? Ca ne va pas ?

- C'est seulement... la jeune femme prit une profonde inspiration et sembla se jeter à l'eau lorsqu'elle poursuivit : Il y a un sacré remue-ménage ici. Le patron a convoqué plusieurs personnes dans son bureau, dont vous. Il m'a déjà appelée deux fois pour savoir si vous étiez arrivé. Ce n'est peut-être pas le meilleur moment pour partir en vacances...

Eric éclata de rire. Un rire frais et jeune, que jamais son assistante ne lui avait entendu. Entre deux hoquets de joie, il réussit à lui répondre :

- Le vieux hibou est aux quatre cent coups ? C'est une bonne nouvelle Isabelle. Mais il saura bien se passer de moi. Je lui ai dit exactement ma façon de penser vendredi soir, je n'ai rien à rajouter, qu'il fasse ce que bon lui semble...

- Oui, j'ai eu vent de votre conversation...

- Comment ?!

Ce n'était pas franchement une question, plutôt une exclamation vaguement indignée. Mais Isabelle y répondit tout de même.

- La secrétaire du patron. La porte de communication était légèrement ouverte, elle a tout entendu et on ne parle que de ça ce matin dans toute la boîte.

La voix de la jeune femme trahissait son amusement, et Eric ne put s'empêcher de sourire en lui répondant :

- Ouh là ! Je risque d'avoir les oreilles qui sifflent toute la semaine, alors !

- C'est bien possible. répondit-elle avec bonne humeur. Bon, ne vous inquiétez de rien, je m'occupe de votre demande de congés... je vais de ce pas aller la faire signer... au patron !



Ils ne purent retenir, chacun de leur côté, un petit gloussement de joie.

- Merci Isabelle, vous êtes une perle. A lundi alors ?

- A lundi...

- Et... Eric, lui lança-t-elle juste avant qu'il ne raccroche.

- Oui ?

- Je voulais juste... enfin... bravo pour ce que vous avez fait vendredi. Pour Monsieur Piron, je veux dire.

Touché, le jeune homme se trouva à court de mots un instant, puis il conclut gauchement :

- Oh, ce n'était pas grand-chose, et ça m'a fait un bien fou, vous n'imaginez même pas !

- Non, en effet, je n'ose pas imaginer ! répondit-elle dans un éclat de rire. A lundi prochain, passez de bonnes vacances !

- A lundi Isabelle, répondit-il avant de raccrocher, songeur.

Décidément, toutes sortes de choses bizarres se produisaient. Le voilà maintenant qui plaisantait avec son assistante, lui qui n'avait avec les employés que des rapports courtois mais distants... Il s'était toujours dit que son poste de directeur du personnel commandait une telle réserve, mais il commençait à remettre en cause le bien-fondé de cette idée...

Il passa le reste de la journée à scruter les allées et venues des voyageurs. Comme il se refusait à quitter la gare pour aller manger, sa vieille amie rentra seule chez elle et lui rapporta un panier repas. En fin d'après-midi, il n'avait toujours pas aperçu son inconnue et il commençait à sentir la fatigue et le découragement peser sur ses épaules, lorsque des enfants d'âges divers commencèrent à arriver par petits groupes. Il y avait des gamins encore en culottes courtes, les genoux couverts de plaies et bosses, des jeunes collégiens propres mâchant leurs chewing-gums en cœur et des ados dégingandés, accoutrés d'étrange façon. Tout ce beau monde se regroupa autour de leur banc, de sorte qu'ils furent bientôt entourés d'une foule disparate de plusieurs dizaines de garçons de tous âges.

La vieille institutrice monta alors sur le banc. Un silence aussi immédiat qu'impressionnant se fit dans les rangs :

- Bien, mes enfants. Je vous ai demandé de venir pour participer à une chasse à l'homme !

Cette nouvelle sembla réjouir la petite troupe, qui poussa un «Ah ?» intéressé. Eric commençait à entrevoir quels étaient les plans de la vieille dame. Celle-ci reprit :

- Je devrais plutôt dire une chasse à la femme !

Tirant avec emphase l'une des photocopies de son cabas, elle ajouta, mélodramatique :

- Cette femme !

Un «Oh !» appréciateur monta des dizaines de bouches de jeunes gens pré (ou à peine) pubères. L'un deux, plus téméraire que ses camarades, osa s'enquérir :

- Et qu'est-ce qu'on gagne si on la retrouve ?

La vieille dame fusilla l'insolent du regard et répondit seulement d'un lapidaire :

- Ma considération !

Tous les garçons hochèrent la tête, visiblement persuadés qu'il ne pouvait exister récompense plus enviable. Sur ce, elle descendit du banc et se mit à distribuer photocopies et recommandations à la cantonade. Lorsque le dernier garçon se fut éloigné, Eric osa relever la tête et regarder sa vieille amie :

- Vous croyez que ça va marcher ?

Celle-ci ne daigna même pas lui répondre et remonta sur le banc, tel un général surveillant ses troupes et s'appêtant à diriger leur manœuvre. Eric fit de même, et c'est ainsi que la foule que déversait chaque rame de RER, à intervalles plus ou moins réguliers, fut scrutée par les dizaines de paires d'yeux de garçons en quête de la considération de leur vieille institutrice, par l'unique paire de celle-ci et par ceux, exorbités et anxieux d'Eric Weber. Mais vers 21 heures, tout le monde dû jeter l'éponge et rentrer chez soi, bredouille.



Le manège se reproduisit, à quelques variantes près, le mardi, mais l'inconnue demeura invisible. Le mercredi elle ne fut pas repérée non plus, malgré le temps considérable passé par les garçons dans le hall de la gare, en ce jour de repos scolaire. Le jeudi, le découragement gagna une partie des troupes et la désertion commença à clairsemer leurs rangs. Une diversion bien venue fut apportée par

Cécile, qui, en compagnie de sa mère, vint leur rendre visite et s'enquérir du résultat des recherches. Elle fut déçue d'apprendre qu'elles avaient jusque là été infructueuses, mais son visage souriant redonna courage à plus d'un. Lorsqu'elle se leva pour rentrer chez elle, elle serra entre les siennes la main d'Eric et le remercia d'une voix émue :

- Je vous dois beaucoup, Eric, grâce à vous j'ai compris que le dessin pouvait encore me donner de grandes joies. J'espère de tout cœur que vous retrouverez votre inconnue.

Le jeune homme ne sut que répondre à cela. La mère et la fille s'en allèrent à petits pas. Il entendit le son joyeux de leurs voix longtemps après qu'elles aient disparu de sa vue.

Le vendredi, malgré quelques défections supplémentaires, les troupes du général Montbrun scrutèrent avec courage les visages, dont certains finissaient par devenir familiers, mais elles n'eurent pas plus de succès que les autres jours. Vers 21 heures, la vieille institutrice les remercia et leur dit qu'elle leur ferait savoir si leur présence était requise la semaine suivante.

Très abattus par cet échec, Eric et sa vieille amie se tenaient côte à côte sur leur banc lorsqu'ils entendirent une cavalcade. Levant les yeux, ils virent Charles du Plessis se précipiter vers eux. Il se jeta littéralement aux pieds de la vieille dame et, à bout de souffle, prenant sa main ridée dans la sienne, lui demanda :

- Voulez-vous m'épouser ?

Sidérés, Eric et son amie le regardaient tous deux avec des yeux ronds. Il comprit alors que des explications s'imposaient :

- Je me suis absenté toute la semaine pour me rendre à Rennes. J'y possède encore un modeste château, plutôt en mauvais état, je dois l'avouer. Mais figurez-vous que mon notaire vient de le vendre pour une coquette somme à des Anglais qui veulent le retaper ! N'est-ce pas incroyable et merveilleux ? L'affaire sera conclue d'ici quelques mois, et je serai alors en mesure de mener une vie décente... Je vous supplie de la partager avec moi, ma chère amie, vous qui m'avez soutenu dans les temps difficile et qui êtes devenue si chère à mon cœur.

Pantelante, la vieille dame ne put que répondre :

- Oh Charles ! Avec joie... d'une voix mal assurée.

Puis il éclatèrent tous deux de rire et se mirent à parler en même temps, comme deux adolescents surexcités. Eric resta à leurs côtés, éberlué, tandis qu'ils échafaudaient les projets d'un avenir commun. Soudain, semblant reprendre conscience de sa présence, ils se tournèrent vers lui. La vieille dame retira l'une de ses mains à son amoureux et la posa doucement sur le bras du jeune homme :

- Pardon Eric. Nous sommes de vieux fous... Nous vous avons oublié quelques instants.

Se tournant vers Charles, elle lui expliqua la situation :

- Nous ne l'avons pas retrouvée...

- Ah non ? Zut ! Que comptez-vous faire, Eric ?

Abattu, celui-ci prit sur lui pour leur présenter un visage souriant :

- Eh bien je crois que c'est la fin de cette folle semaine. Je ne vois vraiment pas ce que je pourrais faire de plus pour la retrouver, alors je crois que je vais rentrer chez moi, passer le week-end au lit, et reprendre le chemin de mon bureau lundi matin.

Devant l'air navré du vieux couple, il ajouta en riant :

- Ne soyez pas tristes, j'ai passé une semaine vraiment amusante... riche en émotions et en découvertes. Je crois que c'est le genre de parenthèse qui fait du bien dans une vie...

Se levant, il prit congé des nouveaux fiancés, qui avaient sans doute encore bien des choses à se dire et bien des châteaux en Espagne à s'inventer à deux :



- Tous mes vœux de bonheur ! Je ne suis pas prêt de vous oublier !!
- Oh mais il faut nous donner votre adresse ! s'exclama la vieille dame, nous vous enverrons une invitation au mariage, n'est-ce pas Charles ?
- Naturellement, ma chérie, répondit celui-ci, avec un air gamin qui réchauffa, à lui seul, le cœur d'Eric. C'est le sourire aux lèvres qu'il les quitta enfin pour regagner son appartement, qui lui sembla bien morne après cette semaine... échevelée !

Le lundi matin arriva. Eric était en retard au bureau et d'humeur maussade : Il pleuvait à verse et il n'avait plus de parapluie. Dans l'ascenseur il ôta son imperméable trempé et tenta de se recoiffer avec les doigts : on aurait dit qu'il sortait de la douche ou qu'il allait poser pour une pub d'après rasage. Lorsqu'il entra dans le bureau d'Isabelle, celle-ci lui lança un regard circonspect :

- Ca va ?
- Heu... Oui, merci...
- Vous avez bien profité de vos vacances ?

Un peu surpris par cette question, et mal à l'aise au souvenir de sa semaine de folie, Eric répondit platement :

- Oui.

Le fixant toujours d'un oeil inquisiteur, Isabelle poursuivit :

- C'est une drôle d'idée de passer une semaine dans une station de RER...

Atterré, Eric tomba lourdement sur le siège qui faisait face au bureau de son assistante :

- Vous m'avez vu à la gare ? arriva-t-il à proférer d'une voix blanche, persuadé qu'elle devait le prendre pour un fou.

- Oui, c'est là que je descends. Et je vous y ai vu chaque jour, perché sur votre banc à côté de Mme Montbrun, l'ancienne institutrice. J'avoue que je n'ai pas bien compris ce que vous faisiez là, mais vous aviez l'air tellement affairé que je n'ai pas osé vous déranger...

Sentant qu'il devait trouver une explication quelconque à lui donner, Eric se creusa la tête, mais n'en trouva pas une seule. Il faut croire que son visage décomposé dut amuser Isabelle, car elle reprit en souriant malicieusement :

- Ceci dit, vous aviez déjà une drôle de mine vendredi soir, dans le RER...

Eric allait de surprise en surprise.

- Vous m'avez vu aussi dans le RER vendredi ?

Ce fut à la jeune femme d'être frappée d'étonnement. Elle répondit :

- Evidemment ! Nous étions dans la même rame ! Je vous ai même fait un signe de la main !! Vous ne m'avez pas vue ?

La foudre serait tombée à ses pieds qu'Eric n'aurait pas été plus chamboulé. Il regarda soudain son assistante avec des yeux neufs, et fut stupéfait de découvrir, de l'autre côté du bureau, sa ravissante inconnue aux yeux sombres. Seul le chignon sévère différait de l'image qu'il gardait d'elle dans son cœur. Tel un halluciné, il se pencha et ramassa son attaché-case, dont il tira la liasse des photocopies du dessin réalisé par Cécile. Posant des yeux ahuris sur le portrait robot, il découvrit qu'il représentait bel et bien Isabelle, son assistante depuis plus d'un an, qu'il n'avait même pas reconnue... mais l'avait-il un jour vraiment regardée ?

Un petit sourire incrédule sur les lèvres, il se leva et fit le tour du bureau. Il faut croire qu'il avait une allure plutôt étrange, car Isabelle repoussa sa chaise jusqu'à ce que le dossier cogne contre la table de l'imprimante, mettant ainsi un terme à sa retraite.

- Eric ?

- Isabelle !

- Vous êtes sûr que ça va ?

- Ca va aller, oui. Vous voulez savoir ce que j'ai fait la semaine dernière ?



La question lui sembla incongrue, mais la jeune fille préféra ne pas le contrarier, vu l'état où il se trouvait :

- Mais oui, dites-moi, acquiesça-t-elle d'une voix apaisante.

Il prit une photocopie, qu'il posa sur le bureau, la seconde suivit, ainsi qu'une dizaine d'autres. Lorsqu'il eut formé un éventail recouvrant toute la table de travail, il posa une feuille sur le clavier du PC, puis sur l'imprimante, et enfin en tendit une à Isabelle, qui la prit, interloquée.

- Je vous ai cherchée Isabelle ! cria-t-il en jetant en l'air le reste des photocopies, qui retombèrent autour d'eux comme d'étranges confettis. Saisissant les mains de la jeune fille, il la fit se lever et passa soudain les mains dans ses cheveux. Maltraitant son chignon, faisant tomber les épingles, il parvint tant bien que mal à libérer la magnifique chevelure auburn, dont il arrangea le flot soyeux autour de son visage. Ainsi, elle ressemblait vraiment au portrait robot...

- Isabelle !

- Oui ?

- C'était vous !

Revenant brusquement à lui, il réalisa à quel point son attitude devait sembler étrange à la jeune femme. Il saisit sa main droite et y déposa un baiser, avant de reprendre plus posément :

- Ca va sans doute vous sembler soudain... et même étrange, Isabelle, mais... est-ce que nous pourrions déjeuner ensemble à midi ? J'aimerais... je souhaiterais... mieux vous connaître.

Un sourire éclaira le charmant minois de sa belle «inconnue» et ses yeux noirs étincelèrent.

- Mais avec plaisir !

N'y tenant plus, et jetant aux orties ses bonnes intentions de se comporter raisonnablement, Eric saisit alors le visage de la jeune femme entre ses mains et déposa un baiser sur ses lèvres.

- Weber ?!

Le beuglement du directeur les fit se séparer dans un sursaut. Ils se tournèrent vers la porte, dans l'embrasure de laquelle l'imposant personnage se tenait, l'air orageux :

- Weber !!! D'abord vous proférez des grossièretés dans mon bureau, ensuite vous vous accordez une semaine de vacances, et à votre retour je vous trouve en train d'embrasser votre assistante ? Vous finirez par dépasser les bornes !

- Certainement, monsieur le Directeur, acquiesça le jeune homme, pince sans rire.

Un monumental éclat de rire lui répondit. Tout le corps de son interlocuteur tressautait sous les assauts de cette gaieté soudaine. Lorsqu'il parvint à se calmer un peu, il ordonna :

- Dans mon bureau ! Nous sommes en pleine restructuration des services...

Avant de pointer l'index sur le couple et d'ajouter, goguenard :

- Mais terminez donc ce que vous étiez en train de faire à mon arrivée... je ne voudrais pas vous interrompre en plein... travail !

Et la crise d'hilarité le reprit, tandis qu'il tournait les talons pour réintégrer son antre.

Eric et Isabelle se regardèrent en souriant.

- A tout à l'heure, alors ? demanda-t-il. Puis, sans laisser à la jeune femme le temps de répondre, il ajouta : J'ai tant de choses à vous raconter. Nous sommes invités à un mariage, et il faut que je vous présente à une jeune artiste aveugle... mais surtout, je veux que vous me disiez tout de vous, d'accord ?

- D'accord, murmura-t-elle.

Eric quitta alors le bureau à regret, pour rejoindre celui du directeur.

Commençant à ramasser les dessins qui avaient voleté un peu partout, Isabelle, un sourire aux lèvres, songea : «Eric, mon bel Eric, il t'en aura fallu du temps pour me voir ! Mais tu as une façon charmante de rattraper le temps perdu, il faut bien le dire !!» Et elle fut soudain envahie d'une joie immense qui éclata en un rire frais et joyeux.